IV

TARENTE ET LE TARENTUM

PAR P. WUILLEUMIER

Professeur à la Faculté des Lettres de Lyon

Peu de questions soulèvent autant de difficultés que celle du *Tarentum*, où s'entremêlent les données les plus obscures des religions anciennes. Laissant à d'autres le soin d'étudier la nature et l'évolution de l'élément romain[1], je voudrais dégager du fond italique la part de Tarente, que la tradition ancienne tend à réduire et la critique moderne à grossir.

I. — *Le nom : « Terentum » et « Tarentum ».*

L'on invoque d'abord le témoignage de la linguistique, en apparence irréfutable : le nom même du *Tarentum* attesterait une origine hellénique, tirée de la cité homonyme. Ce postulat, établi depuis trente-cinq ans par M. Zielinski[2] contre les tenants de la forme primitive *Terentum*, semble admis aujourd'hui sans discussion[3]. C'est qu'il reposerait sur l'accord impressionnant de neuf auteurs, historiens comme Tite-Live, Valère-Maxime et Zosime, poètes comme Ovide, Martial, Stace et Ausone, grammairiens comme Varron et Servius — tandis que la leçon *Terentum* aurait pour seul garant Festus, en titre d'un article corrompu[4]. A vrai dire, dans le premier groupe de textes, ceux d'Ausone et de

1. Cf. Gagé, *Rev. Ét. lat.*, 1931, p. 215.

2. Zielinski, *Quaest. Comic.*, Saint-Pétersbourg, 1887, p. 94.

3. Ainsi Basiner, *Ludi saeculares*, Warschau, 1901 (en russe), d'après E. von Stern, *Berl. Phil. Woch.*, 1903, col. 993 sqq. ; Jordan-Hülsen, *Top. d. St. Rom*, Berlin, 1907, I, 3, p. 477, n. 16 ; Wissowa, *Rel. d. Römer*, 2e éd., Münich, 1912, p. 309, n. 9 ; Pais, *Stor. Crit. di Roma*, Rome, 1913, I, 2, p. 566, n. 1 ; Blumenthal, *Klio*, XV, 1918, p. 221 ; Cichorius, *Röm. Stud.*, Leipzig, 1922, p. 1 ; Hild, *in* Daremberg-Saglio-Pottier, *Dict. Ant.*, s. v. *saeculares ludi*, p. 990 ; Nilsson, *in* Pauly-Wissowa, *Realencycl.*, s. v. *saeculares ludi*, col. 1705 ; Boyancé, *Mél. Éc. Rome*, 1925, p. 137. Seul à ma connaissance M. Bayet (*Les Orig. de l'Herc. rom.*, Paris, 1926, p. 258) adopte, mais sans la justifier, la forme *Terentum*.

4. Liv., *Per.*, 49 ; Val.-Max., II, 4, 5 ; Zos., II, 1-3 ; Ov., *Fast.*, I, 501 ; Mart., I, 69, 2 ; IV, 1, 8 ; X, 63, 3 ; St., *Silv.*, IV, 1, 37 ; Aus., XI, 34 ; Varr., *ap.* Censor., *De Die Nat.*, XVII, 8 ; Serv., *ad* Virg., *En.*, VIII, 63 ; Fest., s. v. *Terentum*, p. 351. M. Blumenthal (*loc. cit.*, p. 221, n. 1) introduit à tort la forme *Tarentum* dans l'abrégé de Paul Diacre, que M. Boyancé (*loc. cit.*, p. 137, n. 4) confond même avec une scolie du Pseudo-Acron.

Varron mentionnent, non pas le *Tarentum*, mais les *ludi Tarentini*, et tous les autres, pour reprendre les paroles mêmes de M. Zielinski[1], prouvent seulement que le nom de cette fête a déterminé celui du lieu où elle était célébrée ; ils n'excluent en aucune façon l'existence antérieure de la forme *Terentum*.

Or, celle-ci ne se limite pas, en réalité, à un témoignage suspect de Festus : d'une part, elle remonte à la source de cet auteur, Verrius Flaccus, auquel le Pseudo-Acron se réfère pour nous la transmettre aussi[2] ; d'autre part, elle est attestée encore par deux autres grammairiens ; chacun d'eux, enfin, l'appuie d'une étymologie différente.

1° A en croire l'abrégé de Paul Diacre[3], Verrius Flaccus l'expliquait par le fait que l'autel élevé au *Terentum* était caché sous *terre* : dérivation fantaisiste, qui n'a même pas pour elle un redoublement de l'*r* ou un allongement du premier *e* !

2° Festus lui-même paraît songer au verbe *terere*, lorsqu'il évoque au *Terentum* le piétinement des chevaux[4] ; mais, comme nous le verrons, ces courses de quadriges ne semblent pas antérieures aux *ludi Tarentini*.

3° Cependant, le même verbe *terere* est repris par Servius, qui ne donne raison à M. Zielinski qu'en apparence, car sa phrase renferme une contradiction significative : (*Tiberis*) *in aliqua etiam urbis parte Tarentum dicitur eo quod ripas terat.* L'étymologie est fondée cette fois sur l'érosion du Tibre, phénomène naturel, étranger et antérieur à toute considération historique, attesté par le vers de Virgile que commente le scoliaste, et relevé à la hauteur d'Ostie par des témoins archéologiques[5]. Mais elle soulève encore des difficultés : d'une part, Servius, glossateur tardif, est le seul des auteurs anciens à donner le nom de *Terentum* au fleuve lui-même ; d'autre part, une forme verbale active *Terentum* semble contraire aux lois de la linguistique.

1. Zielinski, *op. cit.*, p. 102.

2. Ps.-Acr., *ad* Hor., *Carm. Saec.*, 8 (éd. Keller). Valerius (*sic*) Flaccus refert... Iussum est ut... ad Terentum stipes mitterentur.

3. Terentum locus dictus quod eo loco ara Ditis patris terra occultaretur.

4. In campo Martio loc... dicendum fuisse quod... secularis Ditis patris... tur ab equis quadrigari...

5. Cf. Carcopino, *Virg. et les Orig. d'Ostie*, Paris, 1919, p. 509. Lui-même semble admettre l'étymologie de Servius (p. 497), mais il conserve la forme *Tarentum*. Jordan (*Top. St. Rom.*, Berlin, 1907, I, 1, p. 181, n. 49) l'admettait aussi, mais en la détournant dans le sens d'une fissure volcanique, incompatible avec la nature du sol ; cf. d'ailleurs Jordan-Hülsen, *ibid.*, I, 3, p. 477.

4° Un dernier témoignage apporte à l'appui de cette leçon des arguments meilleurs. Cité par Macrobe[1], il remonte à Favorinus, grammairien du IIe siècle, d'après lequel on a le tort de donner le nom de *Tarentinae* aux brebis et aux noix qui, en fait, s'appellent *terentinae*. Sans doute cette correction est-elle réfutée, comme le remarque M. Zielinski, par tous les textes qui attribuent à la cité grecque la culture des noix et surtout l'élevage des brebis[2]; mais l'impossibilité même de l'appliquer aux produits tarentins incite à poser l'hypothèse d'une confusion avec le *Terentum*[3] — d'autant plus que Favorinus fait venir le mot de *terenum*, équivalent sabin de *molle*. Or, un emprunt à la langue sabine me semble parfaitement admissible : en accord, comme nous le verrons, avec les données de l'histoire religieuse, il se confirme par le nom même de la *gens Terentia*, originaire de Sabine. Une dérivation précise de *terenum* est plus difficile à justifier, car on n'en connaît pas d'exemple analogue; cependant, M. Terentius Varron, bien placé pour le savoir, expliquait aussi par là, d'après Macrobe, le nom de sa propre famille; de fait, le suffixe *-entum* se retrouve dans plusieurs noms de lieux, tels Nomentum, Auent(in)um, Maleuentum, occupés par le peuple sabin ou par ses congénères sabelliques; quant à l'idée de mollesse évoquée par *terenum*, elle s'accorde avec le terme *uada*, qui, dans les *Fastes* d'Ovide[4], paraît bien désigner un marécage : « Elle aperçoit, dit-il, le côté du fleuve auquel sont joints les bas-fonds du *Tarentum*. »

Ce même vers pose le problème topographique — mais en contradiction avec les données de l'archéologie : il se rapporte, en effet, au voyage de la prophétesse Carmenta, qui remonte le Tibre

1. Macr., *Saturn.*, II, 14, 13. Nux terentina dicitur quae ita mollis est ut uix attrettata frangatur. De qua in libro Fauorini sic reperitur : « Itemque quidam Tarentinas oues uel « nuces dicunt, quae sunt terentinae a tereno, quod est Sabinorum lingua molle : unde « Terentios quoque dictos putat Varro ad Libonem primo. »

2. Zielinski, *op. cit.*, p. 97, n. 8; cf. Wuilleumier, *Rev. Ét. lat.*, 1930, p. 335-336. Notons cependant pour les noix que les manuscrits de Pline donnent successivement les deux formes *terentinae* (*H. N.*, XV, 10, 35) et *Tarentinae* (*ibid.*, 22, 90).

3. Preller-Jordan (*Röm. Myth.*[3], 1883, II, p. 82) y songeaient déjà sans pouvoir le vérifier par un texte ni sur le terrain. Ils invoquaient encore en faveur de *Terentum* le nom de la tribu *Teretina*; mais celle-ci semble venir du fleuve Teres; cf. Kubitschek, *De Rom. Trib. Orig. ac Propag.*, Vienne, 1882, p. 21.

4. Ov., *Fast.*, I, 501. Fluminis... latus cui sunt uada iuncta Tarenti. Tout en adoptant la forme *Tarentum*, M. Boyancé (*loc. cit.*, p. 142) paraît songer à *Terentum* et en combiner les deux étymologies dans le commentaire qu'il donne de ce vers : « un marécage, une région à moitié recouverte et rongée par les eaux du fleuve. » Mais l'érosion ne produit guère de marécage.

pour aller fonder son sanctuaire au *Forum boarium* ; un second texte semble confirmer ce voisinage : Zosime[1], en situant le *Tarentum* sur « la partie de la rive où le courant était plus tranquille », ne songeait-il pas au bras septentrional que forme l'île Tibérine? A ces deux témoignages littéraires, M. Boyancé joint une monnaie commémorative des *ludi Tarentini* où il croit reconnaître le portique d'Octavie, et, invoquant enfin les vraisemblances religieuses, il propose le Ghetto, proche des deux collines saintes, Capitole et Palatin. C'est là encore que nous ramènent, comme nous le verrons, certains éléments culturels de la légende, au centre d'une région que délimitent le Vélabre, le *Circus Flaminius* et l'île du Tibre[2]. Enfin, ce lieu répond aux quatre conditions suivantes : s'adapter au texte de Festus[3] qui fixe le *Terentum* à l'extrémité du Champ de Mars, et à celui de l'oracle sibyllin[4] qui spécifie la partie la plus étroite, justifier l'appellation de terrain mou par le débouché de l'*amnis Petronia* qui marque la limite du Champ de Mars[5], expliquer l'étymologie de Servius fondée sur l'érosion qui ne se produit guère qu'à un coude du fleuve et sur la rive concave.

Cet accord parfait des textes et de la topographie me semble donner gain de cause à M. Boyancé contre la théorie générale[6], qui transporte le *Terentum* à l'extrémité occidentale du Champ de Mars, dans la région du corso Vittorio Emmanuele, où une telle concordance ne se réalise nulle part : en effet, ne pouvant appliquer à cette large plaine le terme στεινότατον de l'oracle sibyllin, Kiepert et Hülsen profitent d'une tournure un peu amphibologique pour le rapporter au cours du Tibre, particulièrement resserré en aval de l'église S. Giovanni dei Fiorentini ; mais le sol n'y est rien moins que mou, ni la rive, concave. Ces deux conditions, par contre, sont bien remplies à la hauteur du pont S. Angelo, où le fleuve achève sa boucle et où se déversait une vallée encaissée — celle de l'ancienne église S. Maria in Vallicella[7] — qui a rendu le sol

1. Zos., II, 1, 2. Τούτῳ προσέπλει τῆς ὄχθης τῷ μέρει καθ' ὃ τὸ τοῦ ποταμοῦ ῥεῖθρον ἡρεμαῖον ἐδόκει.

2. Voir *infra*, p. 135 ; 137-138.

3. Fest., s. v. [*saecularos ludi*], p. 329 M... [in] extremo Mart[io campo quod Terentum ap]pellatur...

4. *Orac. ap.* Zos., II, 6, v. 5-6. ἐν πεδίῳ παρὰ Θύμβριδος ἄπλετον ὕδωρ, ὅππῃ στεινότατον.

5. Fest., s. v. *Petronia amnis.* est in Tiberim perfluens, quam magistratus auspicato transeunt cum in campo quid agere uolunt.

6. Cf. en dernier lieu Frazer (Ov., *Fast.*, Londres, 1929, II, p. 196), qui ne signale même pas l'article de M. Boyancé.

7. Cf. Jordan-Hülsen, *op. cit.*, I, 3, p. 471.

« excessivement marécageux et instable »[1] ; mais que devient alors l'expression de la Sibylle? Jamais, à vrai dire, l'on n'aurait songé à un tel emplacement sans la double découverte, presque simultanée et en apparence concordante, d'un autel près de la Chiesa Nuova et des fastes séculaires à l'entrée du pont Vittorio Emmanuele[2] ; or, le premier répond mal, comme l'a montré M. Boyancé, aux descriptions anciennes de l'*Ara Ditis in Tarento*, les seconds — en admettant même qu'ils se trouvent *in situ* — ne désignent pas nécessairement le lieu du culte : qui sait si le collège des quindécemvirs ne siégeait pas là?

Si toutefois l'on se refusait à sacrifier cette donnée épigraphique, je proposerais d'étendre à toute la région comprise entre les deux boucles du Tibre la partie du cours urbain où le fleuve, d'après Servius — disons plutôt la rive gauche du fleuve — avait reçu l'appellation de *Terentum;* de toute manière, il me paraît impossible d'en exclure le Ghetto, et nous sommes en droit de conclure que, à un coude du Tibre, le caractère marécageux de la rive concave lui a valu le nom de *Terentum*, dérivé du dialecte sabin.

II. — *Les dieux :*
A) Volcanus, dieu du Tibre, la Terre-Mère et les Lares.

Ce premier résultat est gros de conséquences, car, si le *Tarentum* recouvre un *Terentum* primitif, les *ludi Tarentini* ont pu succéder à un culte antérieur. Or, c'est ce qu'atteste la tradition, rapportée par Valère-Maxime et Zosime[3] :

« Dans le pays des Sabins, **près d'Eretum**, habitait **un campagnard riche** et *illustre*, Valesius. *Devant sa maison se dressait un bois d'arbres élevés, qui furent frappés de la foudre et consumés sans qu'il comprît ce que ce présage annonçait.* Mais, comme ses propres enfants, deux fils **et une fille**, étaient atteints **de la peste**, et que les médecins ne pouvaient les guérir, *il consultait des haruspices; ceux-ci ayant interprété la foudre comme un signe de la colère divine, Valesius cherchait à apaiser la divinité par des sacrifices; mais, comme sa crainte redoublait, et qu'il la partageait avec sa femme,* **en allant chercher pour ses enfants de l'eau chaude sur le foyer**, il se

1. Lanciani, *Mon. Ant.*, I, p. 543 ; 547.
2. Cf. Barnabei, *ibid.*, p. 602.
3. Les caractères droits représentent la version commune à Valère-Maxime (II, 4-5 et Zosime (II, 1-3) ; les gras celle du premier seul ; les italiques, celle du second.

mit à genoux et pria *Vesta* ou **les Lares familiers** de détourner sur lui-même *et sur sa femme* le péril qui menaçait les enfants. *Et, comme il se tournait vers le bois frappé de la foudre,* il crut entendre une voix **qui lui promettait la guérison des enfants** s'il les transportait **par le Tibre** à Tarentum et leur y donnait à boire l'eau du Tibre chauffée sur l'autel de Dispater et Proserpine. Ces paroles redoublèrent **son embarras** et *ses craintes,* car **on lui prescrivait une longue et périlleuse navigation** *jusqu'à Tarente, située au fin fond de l'Italie; il n'y trouverait pas l'eau du Tibre; enfin, d'avoir entendu dire qu'il fallait chauffer l'eau sur l'autel des dieux infernaux il concevait peu d'espoir. Les haruspices se montraient de même hésitants, mais, après les avoir consultés à nouveau, il comprit qu'il fallait obéir au dieu.* Il embarque donc les enfants **sur la rive du Tibre,** *emporte du feu*[1], et descend le fleuve **dans la direction d'Ostie.** *Comme les enfants brûlaient de fièvre, il suivait la partie de la rive où le courant du fleuve lui semblait plus tranquille.* **A la tombée du jour,** il aborde **au Champ de Mars** *et passe la nuit avec ses enfants dans une cabane de berger;* on lui dit qu'il faut descendre au Tarentum, car le lieu portait le même nom *que la ville située près du cap iapygien,* **et on lui signale de la fumée à peu de distance. Pensant avoir trouvé sous la main la trace du remède indiqué par le dieu,** Valesius *lui rend grâce,* puis, **saisissant un vase,** il le remplit d'eau tirée du fleuve, **et le porte tout joyeux à l'endroit d'où sortait la fumée. Mais le sol fumait sans renfermer aucun reste de feu; toutefois, hypnotisé par le présage, il forme un bûcher en rassemblant toutes les matières combustibles que le hasard lui présente, et, à force de souffler, il fait jaillir la flamme.** Quand l'eau fut chaude, il la porta à boire à ses enfants, qui s'endormirent alors et guérirent soudain **de leur longue maladie.** Ils racontèrent à leur père qu'ils avaient vu en songe *un homme grand,* **d'apparence divine, leur essuyer le corps avec une éponge,** et leur recommander d'immoler des victimes noires à **l'autel de** Dispater et Proserpine, **d'où la boisson leur était venue,** et de célébrer *pendant trois nuits de suite* **des lectisternes et des jeux** *avec chants et danses sur le Champ de Mars, où il y a précisément un emplacement pour l'exercice des chevaux.* Valesius, **n'ayant vu nulle part un autel,** jugea qu'il devait

1. Valère-Maxime ne conteste ce détail (igne in nauigio non suppetente) que pour accentuer le merveilleux du récit et la piété du héros.

en élever un, *et, se rendant à la Ville pour l'acheter*, il fit creuser le sol **jusqu'à la roche pour asseoir les fondations. Exécutant l'ordre de leur maître**, les terrassiers découvrirent **à la profondeur de vingt pieds** un autel portant une inscription à Dispater et Proserpine. **Quand Valesius l'eut appris par un esclave, renonçant à son dessein d'acheter un autel**, il immola au Tarentum des victimes noires et y donna des jeux **et des lectisternes pendant trois nuits consécutives — nombre égal à celui des enfants sauvés du péril.** *Voici l'origine de cet autel et du rite de l'immolation : pendant la guerre entre Romains et Albains, les deux peuples étaient déjà sous les armes quand un homme apparut, d'aspect monstrueux, couvert d'une peau noire, et criant que Dispater et Proserpine ordonnaient d'accomplir un sacrifice souterrain avant d'en venir aux mains ; cela dit, il disparut. Épouvantés par le spectre, les Romains construisirent un autel sous terre, puis, après l'accomplissement du sacrifice, recouvrirent l'autel de terre jusqu'à une hauteur de vingt pieds, pour que nul en dehors des Romains n'en eût connaissance. Après avoir découvert cet autel et accompli le sacrifice et les jeux nocturnes, Valesius reçut le nom de Manius Valerius Tarentinus : en effet, les Romains appellent mânes les dieux infernaux, ualere la bonne santé ; enfin Tarentinus vient du sacrifice au Tarentum.* Dans la suite des temps, une épidémie *de peste* s'étant déclarée la première année après la chute des rois, le consul P. Valerius Publicola la conjura en venant, **au nom de la cité**, sacrifier sur cet autel un taureau noir à Dispater, une génisse noire à Proserpine, **et célébrer un lectisterne et des jeux pendant trois nuits.** *Il inscrivit sur l'autel :* « *P. Valerius* « *Publicola, j'ai dédié la plaine flammifère à Dispater et Proserpine,* « *j'ai célébré des jeux en l'honneur de Dispater et Proserpine pour la* « *délivrance du peuple romain* » — **et il recouvrit l'autel de terre comme précédemment.** »

Ce long récit tend visiblement à rattacher, par le moyen d'un autel au *Tarentum*, les cérémonies publiques de Rome en l'honneur de Dispater et Proserpine à un culte antérieur importé de Sabine par la *gens Valeria*. Il n'a toutefois pour garants qu'un historien byzantin du v^e^ siècle et un conteur aussi épris du merveilleux que fier de son ascendance paternelle, et, si leur accord implique une source commune, il convient de la chercher, non pas, comme on

l'a dit[1], dans le traité de Varron sur les origines du théâtre, mais dans l'œuvre d'un autre Valerius, Antias, et, plus loin encore, dans les archives de la *gens Valeria*[2]. Aussi M. Zielinski lui refuse-t-il toute créance, et, sur ce point encore, son avis semble faire autorité[3]; tout au plus concède-t-on l'existence d'un autel gentilice remontant à « une pure croyance familiale »[4]. Cependant, un des rares défenseurs de la tradition, M. Pinza[5], y a souligné avec raison deux caractères d'authenticité : l'absence de parentés divines et de visées politiques; mais il a eu le tort de s'en écarter, pour donner la préférence à une autre légende valérienne[6]. Tenons-nous, au contraire, à la seule qui concerne directement le *Terentum* et relevons-en les principaux traits que l'on a jusqu'ici méconnus :

1° L'action se passe en Sabine, puis à Rome.

2° Le Tibre y joue un rôle prépondérant : Valesius l'emprunte à Eretum, veut le descendre jusqu'à Ostie, le quitte au *Terentum*, y puise l'eau miraculeuse. Rappelons que, d'après Servius, le nom de *Terentum* désigne une partie du fleuve lui-même, et ajoutons que les jeux augustéens se donnent, d'après les actes officiels et l'oracle sibyllin, moins au *Tarentum*, qui n'est pas mentionné, qu'auprès du Tibre[7]. Mais l'eau du fleuve n'agit qu'en union avec le feu : Valesius est averti de la colère divine par la foudre, il donne à ses enfants de l'eau chaude, il emporte du feu selon Zosime et, d'après Valère-Maxime, il aborde dans une région flammifère, dresse un bûcher, fait jaillir la flamme, chauffe l'eau puisée au fleuve — seul moyen de la rendre efficace.

3° Enfin, Valesius implore soit Vesta, soit ses dieux Lares, et il reçoit des Mânes son surnom de Manius. Or, ces mêmes divinités étaient mises en relation étroite avec le *Terentum* dans la fameuse légende, encore mal éclaircie, d'Acca Larentia : celle-ci avait donné au peuple romain, parmi d'autres richesses, un champ appelé *Tu*(?)*rax* par Caton[8], hérité de son mari *Tarutius* d'après

1. Ainsi Blumenthal, *loc. cit.*, p. 219; Nilsson, *loc. cit.* Tous deux admettent d'ailleurs que Varron a utilisé Valerius Antias. Mais il n'est cité ni par Valère-Maxime ou Zosime, ni par Censorinus avant les jeux de 249.

2. Cf. Zielinski, *op. cit.*, p. 98.

3. *Ibid.*; Wissowa, *op. cit.*, p. 311; E. von Stern, *loc. cit.*; Blumenthal, *loc. cit.*; Cichorius, *op. cit.*; Nilsson, *loc. cit.*

4. Bayet, *op. cit.*, p. 252; cf. Preller-Jordan, *op. cit.*, p. 83; Hild, *loc. cit.*

5. Pinza, *Bull. Comm. Munic. Roma*, XXIV, 1896, p. 191 sqq. Cf. aussi Basiner, *op. cit.*

6. Celle-ci semble imaginée, sur le modèle de la nôtre, par la branche plébéienne des Valerii Acisculi; cf. Münzer, *De Gent. Val.*, Oppoliae, 1891, p. 7, n. 5-6. Voir *infra*, p. 138.

7. *Act.*, 90; 108; 115; 134; 156; *Orac. ap.* Zos., II, 6, v. 5. Cf. Mommsen, *loc. cit.*, p. 253.

8. Macr., *Sat.*, I, 10, 16. Cato ait Larentiam meretricio quaestu locupletatam post exces-

Varron[1], qui finit même par la baptiser *Tarentina*[2]; aussi le pontife romain rendait-il un culte à ses Mânes le jour des *Larentalia*, sur sa tombe disposée, comme l'autel du *Terentum*, à la manière d'un *mundus*, dans le marais du Vélabre[3]. Mais on l'adorait encore — et surtout à cette fête — comme la nourrice des *Lares Grundiles*, Romulus et Rémus, et primitivement comme leur mère, avant qu'elle n'eût cédé la place à Rhéa Silvia, elle-même prêtresse de Vesta, séduite au moment où elle allait puiser de l'eau dans le Tibre[4]. Par ailleurs, avant de s'assimiler aux Dioscures, les *Lares Praestites* avaient pour mère Maia[5]; or, les jeux séculaires de l'Empire commençaient au *Tarentum* dans la nuit du 31 mai[6] : c'est que Acca et Maia se confondent dans l'appellation commune de *Mère*[7]. Enfin, le peuple romain adorait, au même titre qu'Acca Larentia, une autre prêtresse de Vesta, Gaia Taracia, pour avoir reçu d'elle le *Campus Tiberinus siue Martius*[8] — dont les moissons donnèrent naissance à l'*Insula Tiberina*[9]; or, les jeux augustéens du *Tarentum* comprenaient un sacrifice à Gaia, la Terre-Mère[10] : c'est que, de quelque nom qu'on l'appelle, la mère des Lares joue avant tout le rôle de Terre-Mère[11].

sum suum populo Romano agros Turacem, Semurium, Lintirium et Solinium reliquisse et ideo sepulcri magnificentia et annuae parentationis honore dignatam.

1. *Ibid.*, I, 10, 12. Euenisse itaque ut (Acca Larentia) egressa templo mox a Tarutio capto eius pulchritudine compellaretur, cuius uoluntatem secuta assumptaque nuptiis post obitum uiri omnium bonorum eius facta compos, cum decederet populum Romanum nuncupauit heredem ; cf. Cic., *Brut.*, XV, 8 ; Plut., *Rom.*, 5 ; *Quaest. Rom.*, 35 ; Tertull., *Ad. Nat.*, II, 10 ; Aug., *De Civ. Dei*, VI, 7, 2 — qui cite Varron.

2. Varr., *De L. L.*, VI, 3, 23. Larentinae, quem diem quidam in scribendo Larentalia appellant, ab Acca Larentia nominatus, quoi sacerdotes nostri publice parentant ante sexto die qui atra dicitur dies Tarentum Accas Tarentinas. Sur les corrections proposées, cf. Zielinski, *op. cit.*, p. 119, n. 3. En fait, Tarente semble avoir enrichi la légende primitive par l'apport de la comédie phlyaque : cf. *ibid.*, p. 114 ; Bayet, *op. cit.*, p. 349.

3. Les textes ont été rassemblés par Pascal (*Bull. Comm. Munic. Roma*, XXII, 1894, p. 332, n. 1), qui montre avec raison en Acca Larentia une incarnation de la Terre-Mère, mais la fait venir à tort de Laurentum. Sur ses rapports avec les marais, cf. Piganiol, *Essai sur les Origines de Rome*, Paris, 1916, p. 295. Sur le *mundus* du *Terentum*, Boyancé, *loc. cit.*, p. 138.

4. Ov., *Fast.*, III, 45 sqq. Cf. Pais, *Anc. Leg.*, Londres, 1906, ch. IV.

5. Ov., *Fast.*, V, 129-130. Cf. Carcopino, *op. cit.*, p. 107.

6. *Act.*, 4 ; 40 ; 90. Cf. Mommsen, *loc. cit.*, p. 253.

7. Cf. Carcopino, *op. cit.*, p. 100 ; 106 ; 132.

8. Gell., *N. A.*, VII (VI), 7. Accae Larentiae et Gaiae Taraciae... nomina in antiquis annalibus celebria sunt... et Taraciam quidem uirginem Uestae fuisse lex Horatia testis est... ius ei potestasque... nubendi facta est... quod campum Tiberinum siue Martium populo Romano condonasset ; Plin., *H. N.*, XXXIV, 6, 25. Inuenitur statua decreta et Taraciae Gaiae... uirgini Uestali... quod campum Tiberinum gratificata esset ea populo.

9. Cf. Besnier, *L'Ile Tibér. dans l'Antiq.*, Paris, 1902, p. 16 sqq.

10. *Act.* 137 ; *Orac. ap.* Zos., II, 6, v. 11. γαίη πληθομένη. Cf. Mommsen, *loc. cit.*, p. 259 ; 262.

11. Cf. Pais, *op. cit.* ; Carcopino, *op. cit.*

Ainsi le Tibre, exerçant une influence bienfaisante par l'action combinée de l'eau et du feu, Vesta ou l'une de ses prêtresses, conçue comme une Terre-Mère, les Lares, enfants de celle-ci, tels sont les trois acteurs principaux du drame sabin au *Terentum*.

Or, ce sont exactement les mêmes que M. Carcopino a su dégager des inscriptions comme de l'*Énéide* pour en localiser l'action sur le territoire d'Ostie, que Valesius cherchait à atteindre, aux *Atria Tiberina*. Ceux-ci étaient situés, comme le *Terentum*, hors du *pomerium* urbain, à un coude du fleuve, sur la rive concave, au débouché d'un marais que Virgile désigne du nom de *uada*[1], et ils comportaient, avec un autel où l'on faisait du feu, un bois sacré[2] — tel celui d'Eretum, qui semble se localiser elle-même, à quelque distance du Tibre, mais en face d'une boucle[3]; le même homme imposant apparaît en songe à Énée et aux enfants de Valesius pour leur dicter ses volontés ; il porte, aux *Atria Tiberina*, un manteau de couleur sombre[4], analogue à la peau noire de celui qui, pendant la guerre contre Albe, aurait imposé aux Romains la célébration des *ludi Tarentini*. Des rapports aussi étroits nécessitent une explication commune, et celle de M. Carcopino, en s'adaptant sans peine au *Terentum*, reçoit de lui en retour la meilleure confirmation : le Tibre fut adoré dans les premiers temps de Rome à la fois comme « dieu de la foudre et du soleil ayant pour parèdre une incarnation de la Terre-Mère, et dieu du foyer ayant pour postérité les Lares ».

Ce double aspect l'assimile à Volcanus[5], que M. Carcopino n'hésite pas à reconnaître aux *Atria Tiberina*, car il tient une place importante dans l'épigraphie ostienne. Au *Terentum*, par contre, rien ne le désigne encore nommément ; mais sa présence peut s'induire, je crois, des rapports significatifs qui l'unissent, ainsi que son double nocturne, Summanus, à Dispater, son successeur. Celui-ci, en effet, devient titulaire, dans la *Notitia dignitatum*, de la chapelle élevée au Grand-Cirque en l'honneur de Summanus[6],

1. Ov., *Fast.*, IV, 329 ; Virg., *En.*, VII, 105-106 ; 242. Cf. Carcopino, *op. cit.*, p. 477 ; 481 ; 504 ; 515 ; 520.

2. Ov., *Fast.*, IV, 331-334 ; Virg., *En.*, VIII, 32 ; 43 ; 82 ; 85. Cf. Carcopino, *op. cit.*, p. 532-533.

3. Cf. Pauly-Wissowa, *R. E.*, s. v. *Eretum*.

4. Cf. Carcopino, *op. cit.*, p. 598-599.

5. Sans connaître la thèse de M. Carcopino, M. Altheim (*Griech. Gött. im Alt. Rom*, Giessen, 1930, p. 175 sqq.) vient de souligner à nouveau les liens qui unissent Volcanus à la Terre-Mère.

6. Cf. Constans, *in* Daremberg-Saglio-Pottier, *Dict. Ant.*, s. v. *Volcanus*, p. 1002.

que Martianus Capella assimile en fait à Pluton, et qui passe chez Arnobe pour le ravisseur de Proserpine[1]. Et c'est à Volcanus lui-même que Dispater a dû se substituer dans le culte du *mundus*[2], comme, d'après Festus[3], dans le sacrifice des Argées ; c'est le maillet de Volcanus que Tertullien[4] lui a vu entre les mains aux jeux mêmes du *Tarentum*, et réciproquement c'est la place de Dispater que Volcanus occupe, selon Tacite[5], en l'année 64, auprès de Cérès et Proserpine, lors de la *supplicatio* ordonnée par Néron. Il y a plus : le culte de Dispater fut institué au *Terentum* en expiation de prodiges, parmi lesquels Varron[6] ne retient que la chute de la foudre sur les murailles de Rome, et cette institution de 249 s'insère entre deux événements relatifs au couple Summanus-Volcanus : en 278, c'est encore la foudre qui frappe le temple capitolin et fait rouler jusqu'au Tibre la statue de Summanus[7] ; avant 214, sans doute dès sa création en 221, le *Circus Flaminius* abrite un temple de Volcanus[8]. Ce dernier fait me semble d'une importance capitale : d'une part, le nouveau sanctuaire ne supprima pas celui du *Comitium*, où Volcanus était adoré de longue date sur l'autel qui porte son nom, le Volcanal ; celui-ci ne saurait donc exclure à une époque antérieure la présence simultanée du dieu au *Terentum*[9]. D'autre part et surtout, l'on pourrait juger contraire à l'esprit conservateur et superstitieux des Romains l'expulsion pure et simple d'un dieu ancien par un autre venu de l'étranger ; or, la proximité dans l'espace et dans le temps m'incite à considérer l'érection de l'*Ædes Volcani in Circo Flaminio* comme une indemnité d'expropriation, surtout si

1. Mart. Cap., II, 161 ; Arnob., *Adu. Nat.*, V, 37 ; VI, 3. Cf. Dölger, *Der Heil. Fisch*, Münster, 1922, p. 302.

2. Macr., *Sat.*, I, 16, 17. Cf. Carcopino, *op. cit.*, p. 117 ; Piganiol, *Les Jeux Rom.*, Strasbourg, 1923, p. 9.

3. Fest., s. v. *sexagenarios*, p. 334 M. ... Diti patri... scirpeas... Argaeos ; s. v. *Argaeos*, p. 15 M. uocabant scirpeas effigies quae... iaciebantur in Tiberim. Cf. Besnier, *op. cit.*, p. 307.

4. Tert., *Ad Nat.*, I, 10. Risimus et meridiani ludi de deis lusum, quo Ditispater, Iouis frater, gladiatorum exsequias cum malleo deducit.

5. Tac., *Ann.*, XV, 44. Mox petita dis piacula aditique Sibyllae libri, ex quibus supplicatum Uolcano et Cereri Proserpinaeque.

6. Varr., *ap.* Censor., *De Die Nat.*, XVII, 8. Cum multa portenta fierent et murus ac turris quae sunt inter portam Collinam et Esquilinam de caelo tacta essent...

7. Cf. Carcopino, *op. cit.*, p. 112.

8. Liv., XXIV, 10, 9 ; *C. I. L.*, I ^{2}, p. 240, etc.

9. Ajoutons que le culte était public au *Comitium* et privé au *Terentum*, ce qui permet d'invoquer l'analogie d'Héraclès à la *Porta Trigemina* et à l'*Ara Maxima* : cf. Bayet, *op. cit.*, *pass.*

l'on en rapproche l'apparition du dieu Tiberinus dans l'île du Tibre sur le calendrier d'Amiternum[1]; je serais porté à croire que le Volcanus du *Terentum* s'est scindé en deux au IIIe siècle : pendant que le dieu de la foudre s'installait au nord du Ghetto, celui du Tibre prenait place au sud, affranchi de l'autre comme aux *Atria* d'Ostie, où Tiberinus finit par recevoir une *cella* particulière[2].

Enfin, Volcanus porte dans l'histoire l'empreinte à la fois valérienne et sabine que lui confère la légende : seul de tous les empereurs, Valérien II frappe des monnaies à son effigie; vers la fin de la République, L. Valerius Acisculus en émettait sous le signe du marteau homonyme, l'*acisculus*[3], qui joue un rôle capital dans l'autre légende de la *gens*[4]; au début de la royauté, le synœcisme sabino-latin s'était effectué, par la médiation d'un Valesius, sous la garantie de Volcanus, introduit à Rome par Titus Tatius et honoré des rois sabins[5]. Est-ce à dire toutefois que le dieu soit sabin d'origine? La légende valérienne tend à le faire croire. Mais cette tradition familiale n'est appuyée d'aucun témoignage qui atteste la présence du dieu « chez les Sabins en dehors de Rome », alors que, dans la plaine d'Ostie, où M. Carcopino place le berceau de son culte, celui-ci se reflète en de nombreux textes épigraphiques et littéraires et revêt un caractère fédéral difficile à expliquer par une importation étrangère[6]; ajoutons qu'Eretum semble située trop loin du Tibre pour que l'adoration du fleuve ait pu y prendre naissance, tandis que la Via Salaria la reliait aux salines et aux cultes d'Ostie[7]. Les autres divinités du *Terentum* partagent-elles l'origine latine et l'adoption sabine de Volcanus? M. Carcopino l'a démontré, je crois, pour les Lares et pour Vesta, déesse du feu[8]; peut-être cependant la conception chtonienne de cette dernière divinité représente-t-elle un apport propre-

1. Cf. Besnier, *op. cit.*, p. 308.

2. Cf. Carcopino, *op. cit.*, p. 84 ; 530 ; 569.

3. Je tiens ces renseignements de M. A. Blanchet, que je prie de vouloir bien trouver ici l'expression de ma reconnaissance. Cf. Mattingly-Sydenham-Webb, *The Rom. Imp. Coinage*, Londres, 1927, V, 1, p. 38 ; 116 ; Babelon, *Monn. Rép. Rom.*, Paris, 1886, II, p. 514.

4. Cf. Plut., *Parall.*, 35 : Valeria Luperca et la σφῦρα. Voir *supra*, p. 134, n. 6.

5. Plut., *Publ.*, 1 ; Den. Hal., II, 50 ; Varr., *De L. L.*, V, 74-75 ; Aug., *De Civ. Dei*, IV, 23. Cf. Carcopino, *op. cit.*, p. 89 ; 122 ; 159-166.

6. La thèse étrusque de M. Altheim (*op. cit.*) n'est pas inconciliable avec la théorie de M. Carcopino, puisque celui-ci (*op. cit.*, p. 92) admet que Volcanus fut « transporté au Latium par les Tyrrhéniens ».

7. Cf. Pauly-Wissowa, *R. E.*, s. v. *Eretum* ; Carcopino, *op. cit.*, p. 18 ; 161 ; 475, n. 3-4.

8. *Ibid.*, p. 160, n. 3.

ment sabin[1] : le synœcisme politique a dû s'accompagner d'une fusion religieuse.

Quoi qu'il en soit, il reste que, au *Terentum* comme aux *Atria Tiberina*, un culte ancien était rendu à Volcanus, dieu du Tibre, ayant pour parèdre la Terre-Mère et pour postérité les Lares ou Mânes ; exercé à Ostie par les *Sodales Arulenses*, il l'était à Rome par la *gens Valeria*, qui pouvait le revendiquer au nom de ses origines sabines.

B) Dispater, Proserpine, les Moires et les Ilithyes.

Si la première partie de la tradition valérienne reçoit ainsi la consécration de l'histoire, la seconde ne saurait franchir les limites de la légende. Loin d'appartenir, en effet, au panthéon sabin ou à celui de Rome[2], Dispater et Proserpine portent nettement la marque hellénique de Tarente, où les cultes infernaux avaient pris un développement considérable par la conjonction exceptionnelle de trois éléments : l'origine laconienne, à la fois dorienne et amycléenne, de la cité ; le mysticisme orphique des Italiotes ; les spéculations cosmogoniques de l'école pythagoricienne. Platon[3] a vu tous les citoyens en liesse pendant les fêtes dionysiaques, et les monuments archéologiques témoignent de la ferveur avec laquelle on adorait Hadès et Perséphone. Ainsi la céramique, inspirée, sinon fabriquée par la capitale de l'Apulie, fait une large part non seulement à l'enlèvement de Korè[4], mais encore et surtout au règne du couple divin dans les Enfers : la liste de Winckler[5], déjà longue en 1888 d'une quinzaine d'exemplaires, s'est accrue de quelques nouveaux spécimens, dont l'un fut recueilli à Tarente même, et un autre, de Ruvo, porte inscrit le nom de la déesse ΦΕΡΣΕΦΟΝ[6]. Ce sujet est encore sculpté sur un beau relief en calcaire de la nécropole tarentine[7]. Enfin, dans la même ville, des milliers de statuettes en terre cuite, dont l'amas représente

1. Cf. Piganiol, *Essai sur les Orig. de Rome*, p. 94.

2. Cf. Pinza, *loc. cit.*, p. 199.

3. Plat., *Leg.*, I, p. 637 b. Ἐν Τάραντι... πάσαν ἐθεασάμην τὴν πόλιν περὶ τὰ Διονύσια μεθύουσαν.

4. Par exemple, Walters, *Cat... Vases... Brit. Mus.*, Londres, 1896, IV, n° F 277 ; Tillyard, *The Hope Vases*, Cambridge, 1923, n° 233 ; Lunsingh Scheurleer, *C. V. A., Pays-Bas*, 2, IV Db, pl. 3, 1.

5. Winckler, *Die Darst. d. Unterw. auf Unterit. Vas.*, Breslau, 1888.

6. Cf. Bendinelli, *Ausonia*, 1912, p. 109 ; Jatta, *Mon. Ant.*, XVI, 1906, col. 517, pl. III.

7. Au musée de Münich : Wolters, *Ant. Denkm.*, III, pl. 35.

sans doute des dépôts sacrés, reproduisent, avec quelques variantes, le type d'un homme couché et d'une femme assise : frappés par leur coiffure divine, certains[1] y reconnaissent immédiatement Hadès et Perséphone ; d'autres[2], attentifs à la variété du type masculin, tantôt barbu et tantôt imberbe, à la présence intermittente d'un enfant, aux attributs que l'on retrouve sur les reliefs des héros spartiates et des Dioscures tarentins, à la pose qui est celle des repas funéraires, parlent, avec raison je crois, de morts héroïsés — mais assimilés par là même aux souverains des Enfers.

Entre ces divinités tarentines et celles du *Terentum*, la transition était facile : il suffisait de changer une lettre au nom de l'endroit et de substituer un couple infernal à un couple à demi chtonien[3] ; encore la déesse tarentine présidait-elle déjà à la végétation, tandis que celle du *Terentum* s'accompagnait des Mânes[4].

Cependant, Hadès et Perséphone semblent avoir introduit à leur suite des divinités du même cycle : je laisse de côté le couple Apollon-Diane, qui doit faire l'objet d'une étude spéciale[5]. Mais les textes relatifs aux jeux séculaires d'Auguste réservent une place importante dans les cérémonies nocturnes aux Ilithyes et surtout aux Moires[6] : quoi qu'en pensent Mommsen et Blumenthal[7], les unes comme les autres sont si peu familières au public romain que les Ilithyes se réduisent à l'unité dans les actes officiels comme chez Horace, et que celui-ci invoque les Moires sous leur vocable de Parques[8]. Or, une glose d'Hésychius[9] désigne du même nom

1. Ainsi : Evans, *Journ. Hell. St.*, VII, 1886, p. 1 sqq. ; Furtwängler, *Münch. Sitz.-Ber.*, 1897, II, p. 134, n. 1 ; Nilsson, *Arch. f. Religionw.*, 1908, p. 538.

2. Notamment Petersen, *Röm. Mitth.*, 1900, p. 50 ; Wolters, *Festschr. P. Arndt*, Münich, 1923, p. 9.

3. M. Altheim (*op. cit.*) considère Volcanus lui-même comme un dieu chtonien et infernal ; mais ce caractère semble difficile à concilier dès l'origine avec sa nature fulgurante : il a pu lui venir de sa parèdre.

4. Les Mânes sont assimilés à Dispater par Servius (*ad* Virg., *En.*, XI, 785) sur le mont Soracte — autre centre valérien (cf. Pinza, *loc. cit.*, p. 221).

5. Cf. Gagé, *Rev. Ét. lat.*, 1931, p. 215. L'influence exercée par Tarente sur l'Apollon romain me paraît certaine : cf. Wuilleumier, *ibid.*, 1930, p. 340.

6. *Act.*, 90-91 ; 115-116 ; Zosime (II, 5), qui semble réserver aux Moires tous les sacrifices nocturnes, mais ajoute ensuite les Ilithyes ; *Orac. ap.* Zos., II, 6, v. 8-9 ; Hor., *Carm. Saec.*, 14 ; 25. Cf. Mommsen, *loc. cit.*, p. 258 ; 260 ; 262.

7. *Ibid.*, p. 237 ; Blumenthal, *loc. cit.*, p. 223.

8. *Act.*, 117 ; Hor., *Carm. Saec.*, 14 ; 25. Cf. Gagé, *Rev. Ét. lat.*, 1931, p. 299.

9. Hés., s. v. Ἐπιλυσαμένη· Ἐλευθώ· καὶ μία τῶν Εἰλειθυιῶν καὶ ἐπώνυμον Δήμητρος παρὰ Ταραντίνοις καὶ Συρακουσίοις.

l'une des Ilithyes et Déméter à Tarente comme à Syracuse ; quant aux Moires, associées déjà à Perséphone sur l'autel d'Amyclées, elles figurent sur trois vases apuliens, dont l'un vient de Tarente, et sont représentées par leurs quenouilles sur de nombreux disques en terre cuite de la même ville [1].

S'il fallait une preuve supplémentaire de cette importation hellénique, on la trouverait, non seulement dans les actes des jeux séculaires, où l'empereur conserve la coutume de célébrer les sacrifices *ritu Achiuo*, vêtu d'un costume grec et surtout tête nue [2], mais encore dans les textes de Tite-Live, de Varron et du Pseudo-Acron [3], qui attribuent l'arrivée des nouveaux dieux à une consultation des livres sibyllins par le collège des décemvirs, préposé à l'examen des cultes étrangers, et fixent l'événement à l'année 249, quand Rome, par la guerre contre Pyrrhus, avait pris contact avec Tarente.

Or, cette époque tardive est confirmée, contre la légende valérienne, par le fait que Dispater, absent au IV^e^ siècle des formules imprécatoires, y prend place au II^e^ [4], et par les rapprochements que nous avons établis plus haut avec le miracle de Summanus en 272 et l'érection d'une chapelle à Volcanus avant 214 [5]. La date précise de 249 semble pouvoir s'expliquer par l'action combinée de deux hommes, le consul P. Claudius Pulcher, dont la *gens* partageait l'origine sabine des Valerii, et l'un des décemvirs, M. Livius Salinator, assez fervent de culture tarentine pour confier l'éducation de ses enfants et accorder son patronage au poète captif Livius Andronicus [6].

1. Cf. Wuilleumier, *Rev. arch.*, 1932, I, p. 56.

2. *Act.*, 91 ; *Act. Sept. Sev.*, fr. VI, B, 6. Cf. Mommsen, *loc. cit.*, p. 257 ; 312.

3. Liv., *Per.*, 49. Ludi Diti patri ad Tarentum ex praecepto librorum facti, qui *ante* annum centesimum primo Punico bello, quingentesimo et altero anno ab urbe condita facti erant ; Varr. *ap.* Censor., *op. cit.* Cum multa portenta fierent, et murus ac turris, quae sunt inter portam Collinam et Esquilinam de caelo tacta essent, et ideo libros Sibyllinos decemuiri adissent, renuntiarunt uti Diti patri et Proserpinae ludi Tarentini in campo Martio fierent tribus noctibus, et hostiae furuae immolarentur, utique ludi centesimo quoque anno fierent ; Ps.-Acr., *loc. cit.* Valerius (*sic*) Flaccus refert carmen sacculare et sacrificium inter annos centum et decem Diti et Proserpinae constitutum bello Punico primo ex responso decemuirorum, cum iussi essent libros Sibyllinos inspicere... Atque ita responderunt bellum aduersus Kartaginenses prospere geri posse si Diti et Proserpinae triduo, id est tribus diebus et tribus noctibus ludi fuissent celebrati et carmen cantatum inter sacrificia. Cf. aussi Plut., *Publ.*, 21. ἐκ τῶν Σιβυλλείων.

4. Cf. Liv., VIII, 9, 6 et Macr., *Sat.*, III, 9, 10.

5. Voir *supra*, p. 137.

6. Cf. Pauly-Wissowa, *R. E.*, s. v. *Livius Salinator*, col. 891.

III. — *Le culte.*

Il reste à déterminer les changements apportés au culte. L'analogie des *Atria Tiberina* nous permet d'appliquer en principe au Volcanus du *Terentum* le rituel ostien. Celui-ci semble avoir comporté deux cérémonies principales[1] : l'offrande de gâteaux en froment, les *liba farinacea*, et le sacrifice d'une truie pleine. Or, aux jeux séculaires de 17, Auguste offre des *liba* aux Ilithyes comme au couple Apollon-Diane, mais en y ajoutant des *popana* et des *phthoes*[2], qui, par leurs noms grecs, semblent représenter l'apport tarentin. D'autre part, il sacrifie à la terre une truie pleine[3]; celle-ci, toutefois, de blanche est devenue noire[4] — nouvel indice qu'un culte infernal s'est substitué à un culte chtonien. De fait, les victimes qu'exigent les autres divinités du *Tarentum* sont de même couleur : Dispater et Proserpine réclament un taureau et une génisse — qui figurent encore dans le rituel augustéen, malgré la disparition du couple infernal[5], mais, passant au service de Jupiter et Junon, changent à leur tour de couleur pour devenir blancs[6]; quant aux Moires, elles reçoivent chacune de l'empereur trois brebis et trois chèvres noires[7], que la nationalité probable des déesses et la mention *Achiuo ritu* nous permettent d'attribuer à une provenance tarentine.

De même origine apparaît la cérémonie du lectisterne, signalée dans le récit de Valère-Maxime, l'oracle sibyllin et, sous la forme féminine du sellisterne, dans le procès-verbal des magistrats impériaux[8]. Sans doute voyons-nous le rite s'introduire à Rome dès 399[9], mais, comme tout ce qui vient de l'étranger, par le soin des

1. Cf. Carcopino, *op. cit.*, p. 96 ; 681-682 ; 704.

2. *Act.*, 115-116. libeis VIIII popan[is] VIIII phtoibus VIIII ; 118 ; 139-140 ; 142-145. Cf. Mommsen, *loc. cit.*, p. 262-264.

3. *Act.*, 134-135 ; 137. sue plena. Cf. Mommsen, *loc. cit.*, p. 262-264.

4. Cf. Virg., *Én.*, VIII, 83, et *Orac. ap.* Zos., II, 6, v. 11. ὗς μέλαινα.

5. Absents des *Acta*, Dispater et Proserpine ne se maintiennent chez Zosime (II, 5) qu'en fin d'énumération, à une place inadmissible.

6. *Orac. ap.* Zos., II, 6, v. 12. ϛάλευκοι ταῦροι ; 15. δαμάλης βοός ; Hor., *op. cit.*, 49. bobus...albis ; *Act.*, 103. bouem m[a]rem.

7. *Act.*, 90-91 ; 92-93 ; 97-98. VIIII agnarum feminarum et VIIII capraru[m feminarum] ; Zos., II, 5. τριῶν παρασκευασθέντων βωμῶν τρεῖς ἄρνας ; *Orac. ap.* Zos., II, 6, v. 8. ἄρνας τε καὶ αἶγας κυανέας. Cf. Mommsen, *loc. cit*, p. 260-261 ; 264-265. En conformité avec le chiffre des Moires, Valère-Maxime donne trois enfants à Valesius, tandis qu'il n'en a que deux dans la version, sans doute antérieure, de Zosime.

8. *Orac. ap.* Zos., II, 6, v. 33. θεοπρέπτους κατὰ θώκους ; *Act.*, 39 ; 71 ; 101 ; 109 ; 138. Cf. Mommsen, *loc. cit.*, p. 255-256.

9. Liv., V, 13. Libri sibyllini ex senatus consulto aditi sunt ; duumuiri sacris faciundis, lectisternio tunc primum in urbe Romana facto... stratis lectis placauere.

duumvirs et sur l'ordre formel des livres sibyllins ; d'autre part, les terres cuites tarentines alléguées plus haut illustrent parfaitement la coutume propre aux Grecs de manger, l'homme étendu et la femme assise.

Offrandes et sacrifices se sont donc multipliés dans la transition d'un culte à l'autre. Aussi semble-t-il vraisemblable de fixer encore à la même époque la répartition de la fête sur trois nuits. Mais durait-elle aussi pendant le jour? On l'a nié, réservant cette addition à l'initiative d'Auguste[1]. Cependant, outre que le culte de Volcanus devait se célébrer de jour, la légende valérienne précise qu'il s'agit de trois nuits consécutives, où l'on offre à Dispater des jeux nombreux et variés, et le Pseudo-Acron attribue nettement à l'oracle sibyllin de 249 l'ordre de célébrer les *ludi* pendant trois jours et trois nuits et de chanter un *carmen*[2]. Or, ce dernier rite, essentiellement diurne en 17, était exécuté bien avant 249 en Apulie et peu après à Rome par les mêmes acteurs qu'aux jeux augustéens[3], une procession de vingt-sept jeunes filles : à Ruvo, vers 400, il revêt un caractère infernal, puisqu'il se déroule en fresque aux murs d'une chambre funéraire[4] ; à Rome, il apparaît en 207 sous les auspices du poète tarentin Livius Andronicus[5] : celui-ci ne l'aurait-il pas introduit de son ancienne patrie dans la nouvelle dès 249 pour les souverains des Enfers? Deux indications de Tite-Live le laissent croire : d'une part, la procession de 207 n'aurait pu être décrétée par les pontifes si le rite n'avait reçu auparavant droit de cité romaine ; d'autre part et surtout, en 200, sept années seulement après l'autre cérémonie que Tite-Live rappelle par le terme *proxime*, il évoque un *carmen* composé par Livius *patrum memoria*[6]. Et Cichorius, à qui revient l'honneur de cette hypothèse, que M. Altheim a eu le mérite de défendre à son tour, l'appuie d'une autre aussi ingénieuse, où il infère des talents dramatiques de Livius Andronicus

1. Pinza, *loc. cit.*, p. 193.

2. Voir *supra*, p. 141, n. 3.

3. *Act.*, 147-149. Pueri [X]XVII... patrimi et matrimi et puellae totidem carmen cecinerunt.

4. Cf. Weege, *Arch. Jahrb.*, XXIV, 1909, p. 124 ; Pagenstecher, *Röm. Mitth.*, 1912, p. 104 ; Altheim, *Terra Mater*, Giessen, 1931, p. 4-6.

5. Liv., XXVII, 37. Decreuere item pontifices ut uirgines ter nouenae, per urbem euntes, carmen canerent ; id cum in Iouis Statoris aede discerent conditum ab Liuio poeta carmen...

6. Liv., XXXI, 12, 5. Decemuiri ex libris... carmen... ab ter nouenis uirginibus cani per urbem iusserunt... Carmen, sicut patrum memoria Liuius, ita tum condidit P. Licinius Tegula. Cf. Cichorius, *op. cit.*, p. 4 ; Altheim, *op. cit.*, p. 8-9.

sa participation possible à des *ludi scaenici*, qui se donnaient encore au *Tarentum* dans le rituel impérial[1]. Celui-ci comprend enfin des courses de quadriges et de *desultores*[2]; or, nous l'avons vu[3], Festus semble en tirer l'étymologie de *Terentum*, et Zosime y faire allusion à propos de Dispater; de plus, Tacite[4] cherche l'origine des courses romaines dans la cité de Thurii, assez liée avec Tarente pour contribuer à la fondation de sa colonie Héraclée; enfin, par les terres cuites des Dioscures comme par les monnaies à l'emblème du cavalier[5], Tarente témoigne elle-même d'une telle ferveur pour les jeux équestres, et spécialement pour l'acrobatie des *desultores*, qu'elle semble bien l'avoir fait partager à Rome dès la fin du IVe siècle[6]. Il y a plus : vers le milieu du IIIe, elle reprend le même type monétaire, en lui donnant le caractère funèbre des lampadaphories, tandis que, à la même époque, d'autres emblèmes révèlent dans la cité un retour au culte héroïque d'Apollon Hyakinthos, dont la tombe se dressait, d'après Polybe, à quelque distance de l'enceinte[7]. Or, les Hyakinthies d'Amyclées, métropole religieuse de Tarente, comportaient, parmi d'autres cérémonies, le sacrifice d'une victime, dont le sang pénétrait dans la tombe[8], des jeux équestres au théâtre[9], des processions diurnes et des κῶμοι nocturnes, où les femmes et les jeunes filles jouaient le premier rôle[10], et les fêtes principales duraient trois jours, comme au *Tarentum*[11]. Il n'est donc pas interdit de soutenir, bien qu'on l'ait repro-

1. *Act.*, 84-85; 100-101; 108-109; 133; 153-154; 156-158. In theatro ligneo quod est ad Tiberim. Cf. Mommsen, *loc. cit.*, p. 268-269.

2. *Act.*, 153-154. Metae positae quadrigaeq. sunt missae et desultores misit.

3. Voir *supra*, p. 128, 2°; 132, fin.

4. Tac., *Ann.*, XIV, 21. (Accita) a Thuriis equorum certamina.

5. Cf. Petersen, *Röm. Mitth.*, XV, 1900, notamment p. 20-21; 31-33, types 29-30; Evans, *Num. Chron.*, 1889, notamment pér. II C, pl. II, 6-7.

6. Cf. Pais, *Stor. Crit. di Roma*, Rome, 1920, II, p. 478, n. 4.

7. Pol., VIII, 30, 2. Cf. Evans, *loc. cit.*, p. 183; 187.

8. Paus., III, 19, 3. Ἐς τοῦτον Ὑακίνθου τὸν βωμὸν διὰ θύρας χαλκῆς ἐναγίζουσιν; à rapprocher de Zos., II, 5. τοὺς βωμοὺς καθαιμάξας.

9. Ath., IV, p. 139. Ἄλλοι δ'ἐφ'ἵππων κεκοσμημένων τὸ θέατρον διεξέρχονται.

10. *Ibid.* Χόροι τε νεανίσκων παμπληθεῖς εἰσέρχονται ...Τῶν δὲ παρθένων αἱ μὲν ἐπὶ καννάθρων φέρονται πολυτελῶς κατεσκευασμένων, αἱ δ'ἐφ' ἁμίλλαις ἁρμάτων ἐξευγμένων πομπεύουσιν; Eurip., *Hel.*, 1470 ...ἢ κώμοις Ὑακίνθου, νυχίαν εὐφρονοῦσαν. Cf. Paus., III, 16, 2; Plut., *Amat. Narr.*, p. 775 D; Jerom., *Adu. Iouinian.*, I, p. 308 Migne; *C. I. G.*, 1440; Ἐφ. Ἀρχ., 1892, p. 19.

11. Ath., *op. cit.* Τὴν μὲν τῶν Ὑακινθίων θυσίαν οἱ Λάκωνες ἐπὶ τρεῖς ἡμέρας συντελοῦσι. Peut-être les réjouissances se prolongeaient-elles plus longtemps (cf. Hdt., IX, 8), mais il en était de même aux jeux séculaires de l'Empire (*Act.*, 160 sqq. Cf. Mommsen, *loc. cit.*, p. 269).

ché à M. Zielinski[1], que Rome s'est inspirée d'Amyclées par l'intermédiaire de Tarente.

Une dernière question se pose à nous : l'origine de l'idée séculaire. Les Valerii s'accordent avec les quindécemvirs impériaux[2] pour la faire remonter au culte sabin du *Terentum*. Mais, outre qu'elle est étrangère au rite de Volcanus, la coïncidence des jeux avec le consulat des différents Valerii, obtenue même aux dépens de la chronologie et aboutissant à deux listes concurrentes, apparaît vraiment trop artificielle pour correspondre à la réalité[3]. Aussi bien Tite-Live, Varron et le Pseudo-Acron rattachent-ils aux prescriptions de 249 l'obligation de célébrer tous les cent ans les *ludi Tarentini*[4], et la règle fut appliquée au siècle suivant, soit en 149, soit au moins en 146[5]. L'idée séculaire daterait donc de l'influence tarentine. S'y rattache-t-elle? On la dit en général inhérente à l'esprit romain, ou plutôt inculquée par les Étrusques[6], sous prétexte que Tite-Live relate à Volsinii comme à Rome la coutume d'enfoncer un clou dans le mur d'un temple chaque année à date fixe ; mais, outre qu'il la dit tombée en désuétude avant le milieu du IVe siècle[7], est-ce là une conception séculaire? Telle apparaît, par contre, la théorie pythagoricienne[8]. M. Carcopino, dont nous rejoignons une thèse, vient d'éclaircir le mystère de la IVe Bucolique par l'idée néo-pythagoricienne de la palingénésie à la fin de chaque grande année. Lui-même, cependant, note qu'avant d'être exposée par Varron, Nigidius Figulus et Cicéron, cette théorie passait, dès le IVe siècle, pour un enseignement de Pythagore aux yeux de Dicéarque[9], contemporain et ami d'Aristoxène de Tarente. Or, celui-ci me semble avoir attribué de son côté au fondateur de la secte l'influence qu'a pu exercer Archytas sur les Ro-

1. Zielinski, *op. cit.*, p. 101-102 ; cf. Pinza, *loc. cit.*, p. 193.

2. Zos., II, 4 ; Censor., *De Die Nat.*, XVII, 10-11.

3. Cf. Nilsson, *loc. cit.*

4. Voir *supra*, p. 141, n. 3. Y ajouter Aug., *De Civ. Dei*, III, 18, 25. Instaurati sunt ex auctoritate librorum Sibyllinorum ludi saeculares, quorum celebritas inter centum annos fuerat instituta. Seul le Pseudo-Acron adopte le comput de cent dix ans.

5. Cf. Nilsson, *loc. cit.*

6. *Ibid.* ; Preller-Jordan, *op. cit.*, II, p. 85 ; Wissowa, *op. cit.*, p. 126 ; 311.

7. Liv., VII, 3. Lex uetusta est... ut qui praetor maximus sit Idibus Septembribus clauum pangat... Eum clauum... notam numeri annorum fuisse ferunt... Volsiniis quoque clauos, indices numeri annorum, fixos... Cincius affirmat... Ad dictatores... sollenne claui figendi translatum est. Intermisso deinde more...

8. Cf. Hild, *loc. cit.*

9. Carcopino, *Virg. et le myst. de la IVe Égl.*, Paris, 1930, p. 32 ; 38 et n. 1.

mains[1] : aussi bien la conception du *saeculum* a-t-elle pour fondement les lois astronomiques dont la recherche caractérise l'école d'Archytas[2]. D'autre part, le rapport de la cosmologie avec la destinée humaine est illustré dans l'Italie méridionale par les tablettes dites orphiques et, à Tarente même, par une série de disques dont j'ai souligné ailleurs le caractère mystique[3]. Ajoutons enfin que le nombre même des vingt-sept jeunes filles qui chantent le *carmen* à Ruvo comme à Rome semble déceler une influence pythagoricienne : multiple de neuf — le chiffre des Muses — comme le souligne l'expression de Tite-Live *ter nouenae*, il atteint, avec l'adjonction du coryphée, le total de vingt-huit, « chiffre intangible et sacré de la secte modèle »[4].

Ainsi se précise la contribution tarentine au *Tarentum* romain : se greffant sur un culte mi-céleste, mi-chtonien, d'importation sabine et de gestion privée, elle lui a donné un caractère infernal et public, en a multiplié les rites, mais espacé les cérémonies, sous l'influence des doctrines pythagoriciennes.

P. WUILLEUMIER.

Cet article était déjà rédigé et communiqué à l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres (séance du 8 avril 1932) et à la Société des Études latines (séance du 9 avril 1932), quand M. Carcopino a bien voulu me révéler le nouveau procès-verbal des jeux de 204, dont la découverte récente et la publication prochaine lui avaient été signalées par M. Cumont, et y relever lui-même une confirmation à mon étude sur trois points principaux :

1° La forme *T]erentum* y est attestée.

2° Ce lieu est rapproché du Palatin : *de Pal[atio in T]erentum uenerunt.*

3° La formule archaïque *utiqu<a>e [sem]per Latinus optemperassit* pourrait inciter à reculer dans le temps l'origine du vers sibyllin — καὶ πᾶσα Λατίνη αἰὲν... ζυγὸν ἕξει[5] — et à voir dans ces prescriptions un souvenir de la conquête sabine. P. W.

1. Porph., *V. P.*, 22 = Diels, *Fr. Vorsokr.*, 4, 12. Προσῆλθον δ'αὐτῶι, ὥς φησιν Ἀριστόξενος, καὶ Λευκανοὶ καὶ Μεσσάπιοι καὶ Πευκέτιοι καὶ Ῥωμαῖοι.

2. Cf. Frank, *Plato und die sogen. Pythag.*, Halle, 1923.

3. Wuilleumier, *Rev. arch.*, 1932, I, p. 26 et suiv.

4. Carcopino, *La Basil. Pythag. de la Porte Maj.*, Paris, 1926, p. 254. Cf. toutefois Altheim (*Terra Mater*, p. 7) sur l'application ancienne et générale de ce chiffre vingt-sept aux chœurs.

5. *Orac. ap.* Zos., II, 6, v. 36-37. Il s'ensuivrait que seuls les mots πᾶσα χθὼν Ἰταλή feraient allusion à la guerre sociale ; de fait, dans l'hypothèse contraire, la mention des Latins s'explique mal après celle des Italiotes, surtout qu'ils furent en majorité alliés de Rome.